Műlap - II. Katalin és Joseph Marie Jacquard selyemszövésű portréi, továbbá selyemszövetek bemutatása a Burger et Ce és a Malabert szalonokban

Adattár - Műlapgyűjtemény

Leltári szám:	MLT 1917
Készítés ideje:	1920 - 30 - AS ÉVEK
Készítés helye:	Franciaország
Anyag:	papír
Technika:	nyomdai nyomat

© 2012-2026, Minden jog fenntartva Iparművészeti Múzeum

Selyemszövés. 3.

LA DÉCORATION ANCIENNE DE NOS JOURS

Lásd Gobelin
" Falikárpit
" Szék.

La passion de notre époque pour elle-même, c'est-à-dire le goût de la plupart d'entre nous pour la création du jour ou même du lendemain, ne va pas jusqu'à faire table rase du passé, des chefs-d'œuvre qu'il a laissés, de sa production venue jusqu'à nous, de son inspiration pénétrante.

C'est que l'on n'est jamais intégralement de son siècle, pour si moderne que l'on soit ou que l'on ait la prétention de l'être. On relève toujours, de plus ou moins loin, des âges écoulés. Nous ne portons pas, en effet, une âme neuve, et notre âme n'est pas intégralement nôtre. Elle est toujours chargée d'une hérédité faite des enthousiasmes, des rêves, des passions, des ambitions comblées ou déçues, des penchants, des désintéressements ou des appétits, des haines ou des tendresses de ceux qui nous ont précédés dans la vie et de qui nous tenons quelques gouttes du sang qui parcourt nos veines et fait mouvoir notre cœur. C'est ce qui fait, par-dessus toutes les doctrines et toutes les thèses, que le passé commande l'individu et même le monde au travers du progrès qui procède de lui, des bouleversements sociaux qu'il a lentement enfantés, conditionnant le présent et s'amalgamant à celui-ci pour préparer l'avenir.

Son influence, permanente et sensible dans tous les domaines du moral et du physique humains, de l'intelligence et de la raison, du tempérament et du caractère, de la culture, de toutes les cultures, de l'art, de la famille, s'exerce tout particulièrement sur le décor de notre existence intime. L'ébénisterie contemporaine a beau produire des modèles d'une richesse peut-être auparavant inégalée, où la pureté des lignes et le confortable du dispositif s'unissent à l'opulence des matériaux employés, la pièce ancienne demeure leur rivale, et, parmi les ensembles mobiliers que le luxe de l'heure utilise et qui sollicitent notre tendance à faire de nos intérieurs des châsses de bien-être et de cachet, ceux qui se rattachent à l'ancien, soit par leur conception générale, soit par l'origine ou le type de parties entrant dans leur composition, ne sont pas les moins recherchés.

En outre et sans médire du moderne, il faut bien se dire que le classique, l'ancien, c'est-à-dire les styles qui portent le nom de la Renaissance, du Directoire, de l'Empire, de la Régence et des rois Louis, du treizième au quinzième, ont un exclusif et incontestable avantage qui est de ne pas dater. Ils ne se démodent pas. Des mobiliers à leur empreinte peuvent ne jamais être renouvelés.

On se doute de la délicatesse du travail que représente l'exécution d'une copie d'ancien ou d'une création nouvelle assez heureuse pour marier étroitement les deux factures et les deux styles, ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, et pour reproduire dans une harmonie parfaite, avec la grâce mièvre ou le charme grave qui enchanta nos pères, la vivacité de ton, la sobriété de forme, parfois le piquant d'allure que nous aimons aujourd'hui et que réclament nos fils.

Il y faut un métier savant, beaucoup de connaissances, du génie d'adaptation et surtout une atmosphère de longues, de vieilles traditions, dans laquelle

MLT 1917/2
IPARMŰVÉSZETI Adattár MÚZEUM

auront vécu, y apportant de leur propre souffle, des générations de dirigeants, d'artistes et d'artisans.

Nulle maison française, sans doute, ne réunit davantage ce faisceau de conditions que la fabrique de soieries lyonnaises qui, le 11 août 1789, par la plume de son représentant à Paris, ne craignait pas d'adresser au roi, en la personne de M. Dufrêne, intendant du trésor royal, cette courtoise mais assez dure admonestation :

« *Vous devez sentir, Monsieur, combien cette signification est impérative pour nous et combien il serait cruel qu'une Maison qui, depuis plus d'un siècle, enrichit avec honneur les manufactures de la ville de Lyon par son industrie et ses efforts était à succomber, et pour avoir traité encore avec le Roy comme avec un particulier qu'on veut obliger...* »

La lettre était signée :

PERNON, *de la rue Royale,*
pour la Maison Camille Pernon, de Lyon.

Le trésor royal, alors, comme le trône même, en lutte à de bien graves difficultés, était redevable à Etienne-Camille Pernon, de Lyon, de grosses dettes attardées. Curieuse et attachante figure de commerçant et d'industriel, écuyer, chevalier de Saint-Louis, élégant, galant homme et fort distingué, entreprenant d'esprit, beau de visage, ce Camille Pernon, qui devait fixer un moment l'attention d'une impératrice, possédait à Lyon une des plus importantes manufactures de soieries de la ville, fondée un peu plus d'une centaine d'années auparavant, dans la seconde moitié du siècle précédent. Il lui avait tout de suite imprimé une impulsion considérable et, pendant les vingt-huit ans qu'il en tint en main les commandes, de 1779 à 1807, il la porta à un point sans égal d'importance et de renommée, par sa rare valeur personnelle, son entregent, ses dons d'imagination et d'initiative et l'habileté de son administration.

Il avait su s'attirer la sympathie et l'agissante bienveillance des principales têtes couronnées d'Europe, souverains épris des belles choses et amis des arts, le roi de France, le roi d'Espagne, le roi de Suède et cette ardente tsarine Catherine II qui, au cours d'un voyage qu'il fit en Russie, le reçut au nombre de ses courtisans les plus remarqués. Ces protections illustres lui avaient concilié la considération très marquée et la faveur des cours de Versailles, de Saint-Pétersbourg, de Stockholm et de Madrid. La révolution le ruina sans l'abattre. L'ordre revenu, il fut un de ceux à qui Napoléon confia la mission de relever l'industrie tombée de la soierie lyonnaise.

Pour répondre à l'attente mise en lui et aux désirs d'une clientèle élevée et exigeante, il avait fallu à Pernon amener sa production courante à la hauteur de l'œuvre d'art et la maintenir à un niveau qui fût celui des plus remarquables créations artistiques du moment. Il s'était, à cet effet, entouré de collaborateurs de premier ordre et d'artistes de grand talent.

Le plus connu d'entre eux, et dont le nom éclipse tous les autres, fut Philippe de Lasalle, ancien élève de Boucher, peintre, dessinateur, inventeur, artisan habile autant que modeste, qui permit à Pernon de fournir aux maisons royales et princières de la fin du dix-huitième siècle des soieries d'une qualité décorative qui n'a jamais été dépassée depuis. Plusieurs sont encore précieusement conservées dans les pièces d'apparat où elles furent installées. Tout le monde connaît, par exemple, la chambre des Reines, à Fontainebleau. Leur tenture est faite d'une des plus célèbres fabrications de Pernon, mise, à l'origine, sur le métier, spécialement pour la reine Marie-Antoinette. Elle ne fut achevée et livrée qu'au bout de neuf ans, en pleine crise révolutionnaire. Napoléon entrant aux Tuileries la trouva intacte dans les caisses, par bonheur respectées, qui la renfermaient. Le nouvel empereur ne pouvait mieux faire que de la réserver à l'appartement de l'impératrice ! Au nombre des œuvres notables de Philippe de Lasalle, il faut encore citer le très beau portrait de Catherine II que reproduit une des gravures de cette page. Entièrement tissé en soie, il constitue un éloquent vestige des relations qui unissaient la cour de Russie à la grande fabrique lyonnaise, sous le règne de la « Sémiramis du Nord ». Celle-ci est

représentée en buste, au milieu d'une couronne de fleurs vives, nouée d'un volumineux ruban. Les traits d'une parfaite fidélité accusent un admirable relief. Les coloris sont d'une extrême finesse.

Dans l'entourage de Pernon figuraient encore Bony de Givors, auteur des maquettes des tentures brodées du château de Saint-Cloud, et l'architecte parisien J.-D. Dugourc qui établit les dessins des tentures fabriquées par Pernon pour les palais royaux d'Espagne.

En Espagne même, à Madrid, Pernon, lié avec notre ambassadeur auprès de l'Escurial, le duc de la Vauguyon, possédait un associé digne de lui en la personne de François Grognard, artiste estimé qui avait ses entrées auprès du roi Charles IV et de la famille royale.

Loin de partager l'injuste cabale soulevée à Lyon et parmi la population ignorante des « canuts » par l'invention de Jacquard, il fut des premiers à se rallier à un perfectionnement dont il prévoyait l'importance. Mais il eut à compter avec la mauvaise volonté de ses ouvriers qui contraria ses essais.

De nos jours, les successeurs de ce « soyeux » génial qui fut une personnalité de premier plan en un temps où il n'était guère commode de percer à qui n'était pas né, MM. Tassinari et Chatel, bénéficient donc d'une documentation et d'une expérience accumulée qui remontent à plus de trois siècles. Les trois siècles, précisément, qui ont fourni à l'art décoratif et au mobilier les réalisations les plus raffinées et les plus parfaites qui aient jamais enrichi l'un et l'autre. Plus favorisés que leur illustre prédécesseur, ils disposent d'un outillage qui améliore et accélère le rendement de la main-d'œuvre et ils n'ont pas à craindre que les progrès mécaniques qu'ils peuvent introduire dans leurs ateliers se heurtent à l'hostilité du personnel. La longue et flatteuse histoire de leurs établissements domine leur effort et leur production. Ce n'est pas un vain mot que « noblesse oblige ». Et quelque chose de la pensée et de l'œuvre triomphante d'Etienne-Camille Pernon subsiste dans les tissus qu'ils réalisent aujourd'hui, où se manifestent, évidemment, l'évolution du goût et les tendances de la mode, mais qui s'avèrent aussi précieux que les plus précieux de leurs plus lointains devanciers.

Le tissu d'ameublement, si large que soit son rôle, n'est cependant qu'un élément, entre plusieurs, de la magnificence d'un décor. La tapisserie en constitue un second qui n'est pas négligeable.

En matière de tapisserie ancienne, l'idéal est évidemment l'ancien authentique, pourvu qu'il soit beau. Mais celui-là est rare et le plus souvent de prix inabordable. En outre, il est bien difficile de l'obtenir aux mesures et suivant les particularités convenables à un aménagement déterminé. Combien ne voit-on pas d'intérieurs meublés d'objets anciens qui offrent un aspect disparate parce que l'on n'a pas réussi à les munir de tapisseries à l'échelle du local ou bien du coloris et du style désirés ! Aussi faut-il admirer la virtuosité de spécialistes tels que Braquenié et Cie, tels que Hamot frères, qui composent d'émouvantes, de prodigieuses imitations ou copies d'ancien,

Etienne-Camille Pernon, écuyer, chevalier de Saint-Louis, l'animateur, au XVIIIe siècle, de la tricentenaire fabrique de soieries lyonnaises Tassinari et Chatel.

MLT 1917/3
IPARMŰVÉSZETI Adattár

exécutées précisément dans cette région d'Aubusson d'où sont issus les plus illustres originaux du genre et où l'artisan lui-même, le plus modeste ouvrier respirent de séculaires traditions professionnelles.

C'est chez Braquenié qu'il nous a été donné de voir un ameublement formé de cinq pièces dont plusieurs, authentiquement anciennes, portaient la signature de la manufacture de Beauvais, tandis que d'autres étaient de la fabrication moderne des ateliers Braquenié. Placées sur le même plan, sous le même éclairage, celles-ci ne pouvaient être discernées de celles-là. Certes, aux détails techniques, un expert, évidemment, ne s'y fût pas trompé. Mais l'effet décoratif est rigoureusement identique.

Burger et Cie, pour leur part, excellent en d'analogues tours de force. Leurs admirables collections de tissus renferment des copies d'ancien de toile de Jouy qui eussent ravi Oberkampf, à qui la toile de Jouy dut jadis le début de sa durable fortune, de percales imprimées, de soies brochées et de lampas d'une pure et séduisante vérité.

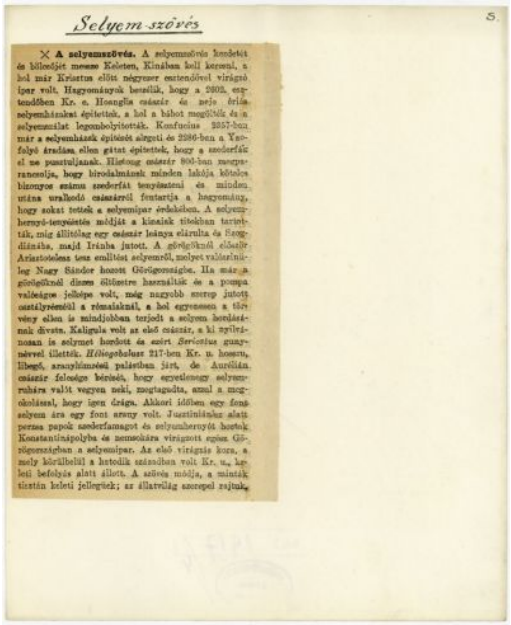
En matière d'éclairage, par contre, la reproduction de l'ancien ne peut pas être absolument directe. Il est nécessaire qu'elle procède d'un sens très vif de l'appropriation. C'est dire qu'elle réclame beaucoup de souplesse.

Sur ce terrain, les Etablissements Malabert, devenus Dhuit et Schwab, sont nettement passés maîtres. Leurs réalisations d'éclairage moderne sur copie d'ancien procèdent d'un sentiment d'art et d'une ingéniosité hors de pair. La beauté spécifique de leurs bronzes s'allie à une recherche minutieuse de l'opportune disposition des foyers lumineux et tout ce qui sort de leurs mains, outre un « faire » tout à fait personnel, accuse le souci le plus poussé du détail.

On peut aisément admettre que le charme de l'ancien est surtout le résultat d'une impression extérieure, la conséquence de l'attrait que sa présentation exerce sur l'œil, et non pas seulement le produit de la puissance de souvenir qu'il incarne et dégage. Dès lors, et toutes considérations de valeur archéologique ou intrinsèque mises à part, il doit être tenu pour acquis que la même impression sera obtenue au même degré de copies fidèles, d'heureuses reconstitutions, de judicieuses répliques. C'est pourquoi il semble qu'il convient à tous les amis de la décoration ancienne de se réjouir que notre industrie moderne, à laquelle aucune ingéniosité n'est étrangère, aucun miracle impossible, assure par une perpétuation habile et consciencieuse la pérennité d'un ordre de beauté, voué par la force des choses à disparaître, sans son opportune et inappréciable intervention. — MAURICE DAUZALLE.

Iparművészeti Múzeum

Iparművészeti Múzeum Gyűjteményi Adatbázis
https://gyujtemeny.imm.hu/



5.

Selyem-szövés

× **A selyemszövés.** A selyemnövény kezdetét és bölcsőjét mesze Keleten, Kinában kell keresni, a hol már Krisztus előtt négyezer esztendővel virágzó ipar volt. Hagyományok beszélik, hogy a 2603. esztendőben Kr. u. Hoangtia császár és neje érlia selyemházakat építettek, a hol a bábot megölték és a selyemszálat legombolyították. Konfucius 2357-ben már a selyemházak építését sürgeti és 2286-ben a Yangfolyó áradása ellen gátat építettek, hogy a szederfák el ne pusztuljanak. Hiofoug császár 800-ban megparancsolja, hogy birodalmának minden lakója kötelezettséggel szánna szederfát tenyészteni és minden utána uralkodó császárról fentartja a hagyomány, hogy sokat tettek a selyemipar érdekében. A selyemhernyó-tenyésztés módját a kinaiak titokban tartották, míg állítólag egy császár leánya elárulta és Szogdiánába, majd Irániba jutott. A görögöknél először Arisztotelesz tesz említést selyemről, melyet valószínűleg Nagy Sándor hozott Görögországba. Ha már a görögöknél díszes öltözetre használták és a pompa valóságos jelszóve volt, még nagyobb szerep jutott osztályrészéül a rómaiaknál, a hol egyenesen a törvény ellen is mindjobban terjedt a selyem hordásának divata. Kaligula volt az első császár, a ki nyilvánosan is selymet hordott és azért *Serictus* gúnynevvel illették. *Héliogobolusz* 217-ben Kr. u. hosszu, libegő, aranyhímzésű palástban járt, de Aurélián császár felesége bánta, hogy egyetlenegy selyemruhára vaját vegyen neki, megtagadta, azzal a megokolással, hogy igen drága. Akkori időben egy font selyem ára egy font arany volt. Justinián alatt perzsa papok szederfamagot és selyemhernyót hoztak Konstantinápolyba és nemsokára virágzott egész Görögországban a selyemipar. Az első virágzás kora, a mely körülbelül a hatodik században volt Kr. u., keleti befolyás alatt állott. A szövés módja, a minták tisztán keleti jellegűek; az állatvilág szerepel rajtuk,

© 2012-2026, Minden jog fenntartva Iparművészeti Múzeum

dots.hu PDF generator